

Vous connaissez Buenos Aires ?

J'ai usé mes semelles par là-bas dans ma jeunesse. En ce temps-là, il était relativement facile de courir le monde, il suffisait de traîner le soir sur les quais ou dans les bars à matelots des ruelles sombres qui dévalaient vers le port. Je liais connaissance avec l'un ou l'autre, mon sac sur l'épaule les renseignait immédiatement sur mes intentions et je me retrouvais au petit matin, accoudé à un bastingage, à regarder s'éloigner la terre et mon passé.

En mer, la vie se resserre autour de peu de choses, le pont du navire, battu par les vagues, puis écrasé de soleil quand s'annonçaient les tropiques. Les hommes d'équipage s'affairaient, toujours les mêmes tâches, les mêmes gestes et les aboiements du bosco qui gueulait les ordres dans le vent.

Et puis un beau matin, changeait l'atmosphère, l'odeur de l'iode faisait place à des parfums plus subtils. Avant même de la voir, la terre nous enivrait de ses effluves.

C'est comme ça que j'ai abordé Buenos-Aires, le port qui approche, les grues, les navires en attente, la lente progression vers le quai, avant que l'échelle de coupée soit arrimée au flanc d'acier du cargo.

Un dernier salut, une main tendue, et l'aventure est là, au bout du quai, ses bouges, les ruelles et d'autres faces, flétries qui dévisagent et envisagent tout à la fois, celui qui vient. Des épaves, la mer aime à rejeter les épaves.

Et puis, on ne vient pas ici par hasard. Bientôt tombait le soir, il flottait dans l'air des bribes de bandonéons qui montaient par les soupiraux des caves. L'aventure était là à nouveau, sous les pieds qui déjà, dévalaient les marches de pierre usées et luisantes jusque dans la salle enfumée où instantanément tous les yeux se tournaient vers le nouvel arrivant.

Trois musiciens sur une estrade exiguë, un bar, des tables, une piste où des couples tournoyaient et jouaient un jeu de séduction subtil, au son déchirant de la voix d'une chanteuse triste.

Une fille me sourit : 'Tu m'offres un verre, beau marin ? ». Ne pas être dupe, lui rendre son sourire et, beau joueur, faire signe au barman.

Son timbre rauque m'a lancé « D'où tu viens ? ». « De loin ». Son regard brillant accrochait mon regard, il y flottait une curiosité et une interrogation nouvelle.

« Fais-moi danser ». Elle a jeté sa demande comme un défi. J'ai glissé du tabouret et je l'ai enlacé. Le tango a fait le reste.

Elle s'appelait Maria, mais elle aurait pu tout aussi bien s'appeler Lucinda, Luz ou Vittoria, toutes les filles d'Argentine virevoltent en robe multicolore, fière jusqu'à l'arrogance, perchées haut, elles défiaient les hommes égarés autant que je pouvais l'être.

Les heures s'empilaient, la fumée s'épaississait et l'air devint irrespirable. Il fallait remonter à la surface comme un plongeur en apnée. L'air salin me cueillait dans la fraîcheur du petit matin, le pavé luisait entre chien et loup.

Nouvelle journée, nouvelle fuite, des pas, encore des pas, et soudain cet escarpin rouge, solitaire, au talon brisé, comme mes illusions.